

Hans Christian Andersen

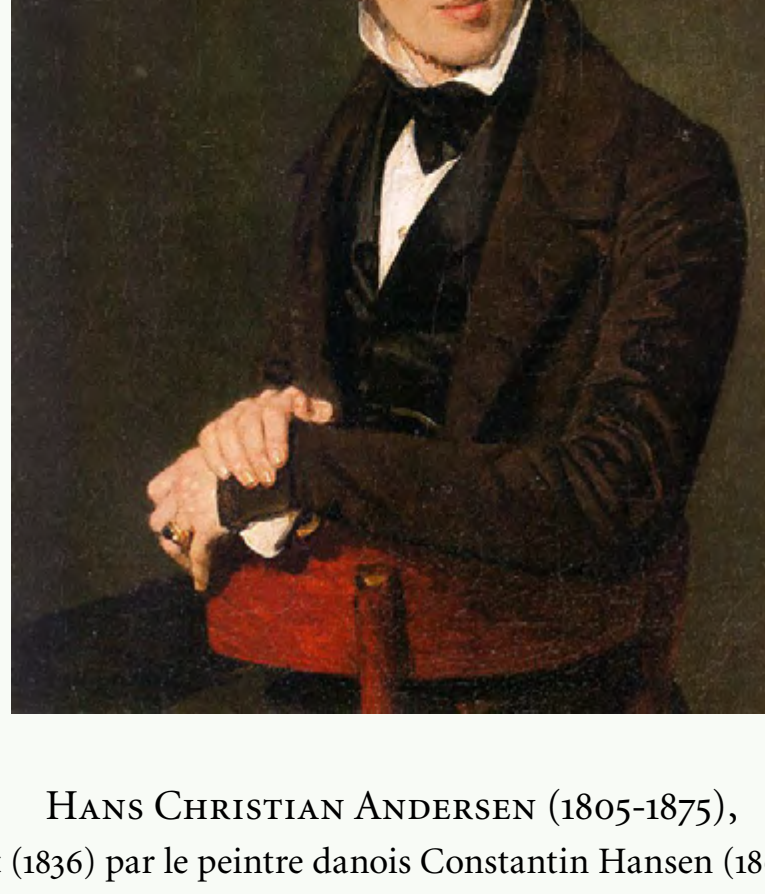
La Grosse Aiguille

Traduit du danois par D. Soldi



Vertiges

JEAN YVES COLLETTY ÉDITEUR



HANS CHRISTIAN ANDERSEN (1805-1875),
portrait (1836) par le peintre danois Constantin Hansen (1804-1880).

Les contes d'Andersen paraissent dans la collection

« Rêver en diable »

IL Y AVAIT UN JOUR UNE AIGUILLE À REPRISER :

elle se trouvait elle-même si fine qu'elle s'imaginait être une

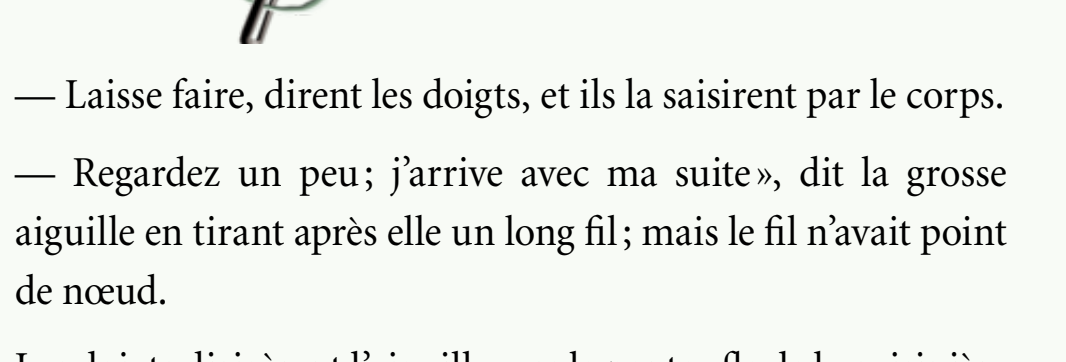
aiguille à coudre.

« Maintenant, faites bien attention, et tenez-moi bien, dit la

grosse aiguille aux doigts qui allaient la prendre. Ne me laissez

pas tomber; car, si je tombe par terre, je suis sûre qu'on ne

retrouvera jamais. Je suis si fine!



— Laisse faire, dirent les doigts, et ils la saisirent par le corps.

— Regardez un peu; j'arrive avec ma suite», dit la grosse

aiguille en tirant après elle un long fil; mais le fil n'avait point

de nœud.

Les doigts dirigèrent l'aiguille vers la pantoufle de la cuisinière

: le cuir en était déchiré dans la partie supérieure, et il fallait

le raccommoder.

« Quel travail grossier! dit l'aiguille; jamais je ne pourrai

traverser : je me brise, je me brise. »

Et en effet elle se brisa.

« Ne l'ai-je pas dit? s'écria-t-elle; je suis trop fine.

— Elle ne vaut plus rien maintenant », dirent les doigts.

Pourtant ils la tenaient toujours. La cuisinière lui fit une tête

de cire, et s'en servit pour attacher son fichu.

« Me voilà devenue broche! dit l'aiguille. Je savais bien que

j'arriverais à de grands honneurs. Lorsqu'on est quelque chose,

on ne peut manquer de devenir quelque chose. »

Et elle se donnait un air aussi fier que le cocher d'un carrosse

d'apparat, et elle regardait de tous côtés.

« Oserai-je vous demander si vous êtes d'or? dit l'épingle sa

voisine. Vous avez un bel extérieur et une tête extraordinaire!

seulement, elle est un peu trop petite; faites vos efforts pour

qu'elle devienne plus grosse, afin de n'avoir pas plus besoin de

cire que les autres. »

Et là-dessus notre orgueilleuse se roidit et redressa si fort la

tête, qu'elle tomba du fichu dans l'évier que la cuisinière était

en train de laver.

« Je vais donc voyager, dit l'aiguille; pourvu que je ne me perde

pas! »

Elle se perdit, en effet.

« Je suis trop fine pour ce monde-là! dit-elle pendant qu'elle

gisait sur l'évier. Mais je sais ce que je suis, et c'est toujours

une petite satisfaction. »

Et elle conservait son maintien fier avec toute sa bonne humeur.

Et une foule de chose passèrent au-dessus d'elle en nageant, des

brins de bois, des pailles et des morceaux de vieilles gazettes.

« Regardez un peu comme tout ça nage! dit-elle. Ils ne savent

pas seulement ce qui se trouve par hasard au-dessous d'eux :

c'est moi pourtant! Voilà un brin de bois qui passe; il ne pense

à rien au monde qu'à lui-même, à un brin de bois!... Tiens,

voilà une paille qui voyage! Comme elle tourne, comme elle

s'agite! Ne va donc pas ainsi sans faire attention; tu pourrais

te cogner contre une pierre. Et ce morceau de journal! comme

il se pavane! Cependant il y a longtemps qu'on a oublié ce

qu'il disait. Moi seule je reste patiente et tranquille; je sais ma

valeur et je la garderai toujours. »

Un jour, elle sentit quelque chose à côté d'elle, quelque chose

qui avait un éclat magnifique, et que l'aiguille prit pour un

diamant. C'était un tesson de bouteille. L'aiguille lui adressa la

parole, parce qu'il luisait et se présentait comme une broche.

« Vous êtes sans doute un diamant?

— Quelque chose d'approchant. »

Et alors chacun d'eux fut persuadé que l'autre était

d'un grand prix. Et leur conversation roula principalement

sur l'orgueil qui règne dans le monde.

« J'ai habité une boîte qui appartenait à une demoiselle, dit

l'aiguille. Cette demoiselle était cuisinière. À chaque main elle

avait cinq doigts. Je n'ai jamais rien connu d'aussi prétentieux

et d'aussi fier que ces doigts; et cependant ils n'étaient faits

que pour me sortir de la boîte et pour m'y remettre.

— Ces doigts-là étaient-ils nobles de naissance? demanda le

tesson.

— Nobles! reprit l'aiguille, non, mais vaniteux. Ils étaient

cinq frères... et tous étaient nés... doigts! Ils se tenaient

orgueilleusement l'un à côté de l'autre, quoique de différente

longueur. Le plus en dehors, le pouce, court et épais, restait à

l'écart; comme il n'avait qu'une articulation, il ne pouvait se

courber qu'en un seul endroit; mais il disait toujours que, si

un homme l'avait une fois perdu, il ne serait plus bon pour le

service militaire.

« Le second doigt goûtait tantôt des confitures et tantôt de

la moutarde; il montrait le soleil et la lune, et c'était lui qui

appuyait sur la plume lorsqu'on voulait écrire.

« Le troisième regardait par-dessus les épaules de tous les autres.

Le quatrième portait une ceinture d'or, et le petit dernier ne

faisait rien du tout : aussi en était-il extraordinairement fier.

On ne trouvait rien chez eux que de la forfanterie, et encore de

la forfanterie : aussi je les ai quittés.

— Et maintenant, nous voilà assis ici, et nous brillons », dit le

tesson.

À ce moment, on versa de l'eau dans l'évier. L'eau coula par-

dessus les bords et les entraîna. « Voilà que nous avançons

enfin! » dit l'aiguille.

Le tesson continua sa route, mais l'aiguille s'arrêta dans le

ruisseau. « Là! je ne bouge plus; je suis trop fine; mais j'ai bien

le droit d'en être fière! »

Effectivement, elle resta là tout entière à ses grandes pensées.

« Je finirai par croire que je suis née d'un rayon de soleil, tant

je suis fine! Il me semble que les rayons de soleil viennent me

chercher jusque dans l'eau. Mais je suis si fine que ma mère ne

peut pas me trouver. Si encore j'avais l'œil qu'on m'a enlevé, je

pourrais pleurer du moins! Non, je ne voudrais pas pleurer :

ce n'est pas digne de moi! »

Un jour, des gamins vinrent fouiller dans le ruisseau. Ils

cherchaient de vieux clous, des liards et autres richesses

pareilles. Le travail n'était pas ragoûtant; mais que voulez-

vous? ils y trouvaient leur plaisir, et chacun prend le sien où il

le trouve.

« Oh! la, la! s'écria l'un d'eux en se piquant à l'aiguille. En

voilà une gueuse!

— Je ne suis pas une gueuse; je suis une demoiselle distinguée »,

dit l'aiguille.

Mais personne ne l'entendait. En attendant, la cire s'était

détachée, et l'aiguille était redevenue noire des pieds à la tête;

mais le noir fait paraître la taille plus svelte, elle se croyait donc

plus fine que jamais.

« Voilà une coque d'œuf qui arrive, dirent les gamins; et ils

attachèrent l'aiguille à la coque.

— À la bonne heure! dit-elle; maintenant je dois faire de l'effet,

puisque je suis noire et que les murailles qui m'entourent sont

toutes blanches. On m'aperçoit, au moins! Pourvu que je

n'attrape pas le mal de mer; cela me briserait. »

Elle n'eut pas le mal de mer et ne fut point brisée. « Quelle

chance d'avoir un ventre d'acier quand on voyage sur mer!

C'est par là que je vaud mieux qu'un homme. Qui peut se

flatter d'avoir un ventre pareil? voilà une bonne constitution!

Plus on est fin, moins on est exposé. »

Crac! fit la coque. C'est une voiture de roulier qui passait sur

elle.

« Ciel! que je me sens oppressée! dit l'aiguille; je crois que j'ai

le mal de mer : je suis toute brisée. »

Elle ne l'était pourtant pas, quoique la voiture eût passé sur

elle. Elle gisait comme auparavant, étendue tout de son long

dans le ruisseau.

Qu'elle y reste!

La Grosse Aiguille,

de Hans Christian Andersen (1805-1875),

extrait des contes traduits par D. Soldi, est paru en français en 1856.

ISBN : 978-2-89668-228-7

© Vertiges éditeur, 2010

— 0229 —

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org